

—Dites.

—Eh bien, je ne comprends pas pourquoi vous êtes partie si brusquement.

—Oui, vous ne pouvez pas comprendre.

—M. le marquis a peut-être trouvé cela un peu singulier.

—Ne suis-je pas une femme bizarre ? répliqua Gabrielle en ébauchant un sourire.

Après avoir embrassé l'enfant, vous vous avanciez vers le marquis pour lui dire quelque chose.

—Oui, je voulais le remercier de n'avoir pas rappelé son fils lorsqu'il s'est élançé vers moi.

—Et au lieu de prononcer ces paroles, que le marquis semblait attendre, vous vous êtes arrêtée brusquement et vous avez subitement changée d'idée.

—C'est vrai.

—J'ai cru voir sur votre visage l'expression d'un vif mécontentement.

—Non, Mélanie, ce n'était que de la surprise, quelque chose de semblable à de la stupéfaction ou même à de la peur.

Mélanie la regarda avec étonnement.

—Et c'est M. le marquis... fit-elle.

Gabrielle secoua la tête.

—Un homme était près de lui, dit-elle.

—Un de ses amis, sans doute ; ce monsieur a l'air très-distingué, il doit être, comme le marquis de Coulange, un homme du monde très riche.

—N'est-il pas décoré ?

—Oui, il avait à la boutonnière de sa redingote la rosette rouge de la Légion d'honneur. Ainsi, Gabrielle, c'est ce monsieur qui vous a effrayée ?

—Oui.

—Pourquoi ?

—Parce que je l'ai reconnu.

—Cela explique votre surprise et non votre frayeur.

—Avez-vous remarqué avec quelle attention il me regardait ?

—Oui, ses yeux s'étaient fixés sur vous avec une sorte de curiosité.

—Il n'y avait que de la curiosité dans ce regard, n'est-ce pas ?

—Je n'y ai pas vu autre chose.

—Alors, c'est bien ; vous me donnez la certitude complète qu'il ne m'a pas reconnue. Mélanie, ce monsieur qui était avec le marquis de Coulange se nomme Octave Longuet ; c'est le père de mon enfant.

Mélanie fit un brusque mouvement.

—Est-ce possible ! s'écria-t-elle.

—Maintenant, ma chère Mélanie, vous connaissez la cause de mon attitude singulière.

—Gabrielle, vous vous êtes peut-être trompée.

—Non, Mélanie, je ne me suis pas trompée.

—Il y a quelquefois des ressemblances...

—Mélanie, je l'ai parfaitement reconnu ; je n'ai jamais oublié ses traits, et il n'a pas changé comme moi, lui ! C'est bien M. Octave Longuet qui était tout à l'heure avec le marquis de Coulange.

Mélanie était stupéfiée.

—Oh ! c'est étrange ! pensait-elle.

L'amitié qui existait entre le marquis de Coulange et celui qui avait abandonné Gabrielle venait encore compliquer à ses yeux la situation déjà si intéressante et si grave.

—Quand mon regard a rencontré le sien, reprit Gabrielle, j'ai cru un instant que lui-même allait me reconnaître ; c'est alors que la crainte m'a saisie et que je me suis arrêtée. Si ma figure n'est plus reconnaissable, il n'en est pas de même de ma voix, dont le timbre n'a point changé. En gardant le silence, j'ai pu paraître bizarre ou stupide, mais j'ai évité le désagrément d'être reconnue.

—A votre place, Gabrielle, j'aurais eu une tout autre pensée : je me serais fait reconnaître.

—S'il m'eût reconnue, serais-je plus avancée, dites ? Non, je n'ai rien à lui demander, et il ne peut rien faire pour moi. Il ne saurait changer ma vie, il lui est impossible de me rendre les illusions et le bonheur de ma jeunesse ; il ne peut pas me rendre mon enfant ! Il me croit morte, sans doute ; à quoi bon le détromper ? Il est riche, heureux ; il est marié, peut-être... Mélanie, ai-je le droit de troubler son repos, son bonheur ? Non, n'est-ce pas ? Car cela ressemblerait à de la vengeance. A côté de l'amour maternel que je tiens en réserve pour mon enfant, il n'y a dans mon cœur que de la douleur et des regrets ; la haine n'y entrera jamais !

—Permettez, Gabrielle, ce monsieur vous doit pourtant quelque chose.

—Quoi ?

—Réparation du mal qu'il vous a fait.

Gabrielle hochait tristement la tête.

—Sauriez-vous me dire comment il pourrait réparer le mal qu'il m'a fait ? demanda Gabrielle.

—Je ne sais pas trop ; mais il me semble...

—Mélanie, il y a des malheurs absolument irréparables ; le mien est de ceux-là ; je vous répète mes paroles de tout à l'heure : je n'ai rien à demander à M. Octave Longuet, il ne peut rien faire pour moi.

Vous savez ce que m'a appris votre mari ; par suite des renseignements qu'il a recueillis, je n'ai pas même le droit d'accuser M. Octave Longuet de m'avoir trompée. J'ai été impitoyablement frappée par le malheur et j'ai courbé la tête. Je n'avais pas à me révolter. Nul ne peut échapper à sa destinée. On ne lutte pas contre la fatalité.

VII

Morlot avait dit à la marquise de Coulange : " Dans huit jours, j'aurai l'honneur de me présenter au château de Coulange." Or, le matin du huitième jour, l'agent de police descendait du train semi-direct qui s'arrête à Nogent à neuf heures et quelques minutes.

Il portait un costume de ville à la dernière mode ; sa mise sévère accentuait encore la gravité habituelle de sa physionomie.

Comme il se dirigeait vers la porte de sortie, son stick à la main, il se trouva tout-à-coup sur le quai, en face du valet de chambre de M. de Coulange.

—Bonjour, monsieur, lui dit amicalement Firmin, je suis enchanté de vous revoir ; vous allez probablement voir vos parents de Coulange.

—Oui, monsieur Firmin, répondit Morlot, en tendant la main au domestique, je vais passer deux ou trois jours à Coulange et à Miéran.

—C'est très-bien, c'est très-bien, la campagne est superbe.

—Par quel hasard vous trouvez-vous à Nogent ? Vous venez sans doute attendre quelqu'un ?

—Ce que nous attendons, c'est le train de Château-Thierry. Nous partons pour Paris, d'abord, je dis d'abord, parce que nous ne nous y arrêtons que quelques heures. Nous allons faire un voyage d'une quinzaine de jours dans le Midi.

Morlot avait froncé les sourcils, et son front s'était subitement assombri.

—Ainsi, dit-il d'un ton singulier, M. et madame la marquise se sont décidés tout à coup à aller voyager dans le Midi ?

—M. le marquis fait seul ce voyage et comme toujours je l'accompagne.

—Alors, madame la marquise...

—Elle reste au château avec les enfants.

—Je comprends, fit Morlot, dont le visage se rasséréna, M. de Coulange a quelques affaires qui l'appellent dans le Midi.

—Oui, dans ses domaines des Pyrénées.

—Ah ! voilà M. le marquis, dit Morlot. Quel est ce monsieur qui marche à côté de lui ?

—Un de ses plus anciens amis ; il est venu passer trois jours au château ; mon maître va faire avec lui une partie de son voyage.

—Il est officier de la Légion d'honneur, on devine à son air que c'est un militaire.

—Ou un marin, c'est à peu près la même chose. M. le comte de Sisterne est capitaine de frégate.

—Beau grade, fit Morlot, M. le comte de Sisterne est un futur amiral.

—C'est sûr, ajouta Firmin.

A ce moment, le train se dirigeant sur Paris arriva en gare.

Le marquis et le comte de Sisterne prirent place dans un coupé de première classe.

—Moi je monte en seconde, dit le domestique.

Le cocher du marquis s'avancait vers Firmin pour lui donner une poignée de main.

—Je vous quitte en vous souhaitant un bon voyage, fit Morlot.

Il allait s'éloigner, Firmin le retint par le bras en disant :

—E-t-on venu de Coulange ou de Miéran vous attendre avec une voiture.

—Non, je n'ai prévenu personne de mon arrivée.

—Et vous allez faire le chemin à pied ?

—Oui, si je ne trouve pas une voiture.

—Je crois que vous n'en trouverez pas, monsieur, dit Firmin ; mais le cocher de M. le marquis retourne à Coulange ; si vous voulez profiter de l'occasion, il se fera certainement un plaisir de vous emmener.

—Mais oui, fit le cocher, j'offre à monsieur une place à côté de moi sur mon siège.

—Eh bien, merci, j'accepte, répondit Morlot ; monsieur Firmin, je vous remercie.

—De rien, fit le vieux serviteur. Voyez-vous, je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit l'autre jour de M. le marquis et de madame la marquise.

—En voiture ! en voiture ! criait le conducteur du train.

Firmin ayant serré rapidement la main de Morlot et celle du cocher, se précipita dans un compartiment.